

Les *nomina Tusca* de Dioscoride

Comme on le sait, notre information sur la langue étrusque peut se fonder non seulement sur l'épigraphie, mais aussi sur ce qu'on appelle les gloses, c'est-à-dire les renseignements qu'on a pu glaner dans la littérature grecque ou latine et qui donnent **des mots étrusques, avec le terme grec ou en latin qui est censé leur correspondre**¹. Ces gloses sont peu nombreuses : M. Pallottino, qui les avait répertoriées dans son petit recueil des *TLE* (*Testimonia Linguae Etruscae*), en avait compté 58². Et le choix des mots dont elles nous fournissent le sens semble tenir au hasard. Ainsi, si Suétone nous explique que le nom des dieux était *aesar*, c'est à la suite d'un incident qu'il relate dans la *Vie d'Auguste*, 97, 3 : la foudre était tombée sur une inscription où figurait le nom de César, faisant disparaître la première lettre. Les haruspices, consultés comme il était de règle pour un tel prodige fulguratoire, y virent l'annonce du prochain trépas du prince, qui allait rejoindre les dieux, puisque le mot *aesar* qu'on lisait dès lors correspondait au nom des dieux en étrusque³. Il est exceptionnel que ces gloses aient un caractère systématique et nous donnent des indications cohérentes sur un champ lexical. On ne rencontre cette situation que dans deux cas, connus par des textes tardifs : d'une part la série des noms des mois, de mars à octobre, que nous connaissons par une source du VIII^e siècle, le *Liber Glossarum*⁴, d'autre part des noms de plantes, connues principalement par la tradition du *De materia medica* de Dioscoride qui en présente un nombre non négligeable comme étant des noms de plantes étrusques. C'est à cette seconde série, **telle qu'elle a été établie par M. Pallottino**, que nous nous intéresserons ici ⁵.

Il nous faut d'emblée préciser que ces gloses étrusques correspondent à une interpolation par rapport à la forme originelle du *De materia medica*. Alors que l'œuvre elle-même remonte au I^{er} siècle, son auteur ayant vécu de 40 environ à 90 environ, les noms référés aux Qou`skoi n'apparaissent pas dans ce qui doit avoir été sa forme primitive, qui

¹ Pour le texte des gloses étrusques, nous nous référerons à cet ouvrage, qui reste la base de travail sur la question, et c'est, sauf indication contraire, ce texte que nous citerons. Pour Dioscoride, M. Pallottino se fonde sur l'édition de M. WELLMANN, *Pedanii Dioscoridis Anazarbei De materia medica*, Berlin, I, 1907, II, 1906, III, 1914 ; nous indiquerons cette référence, en dehors de la numérotation donnée aux gloses, dans les *TLE*, sous forme d'un chiffre romain suivi d'un chiffre arabe.

² Cette liste peut être complétée : voir D. BRIQUEL (2009). Mais le chiffre donné par M. Pallottino **dans les *TLE*** reste valable comme ordre de grandeur.

³ Suétone, *Vie d'Auguste*, 97, 3 : *Sub idem tempus ictu fulminis ex inscriptione statuae eius prima nominis littera effluxit ; responsum est, centum solos dies posthac uicturum, quem numerum C littera notaret, futurumque ut inter deos referretur, quod aesar, id est reliqua pars e Caesaris nomine, Etrusca lingua deus uocaretur.*

⁴ Voir T. MOMMSEN (1861, p. 145-147) ; G. GOETZ (1899), **VI**, p. 691-692. Ces noms, à l'exception de celui du mois d'avril, sont repris dans l'*Elementarium* de Papias, qui date du XI^e siècle.

⁵ L'intention de cet article n'est pas de reprendre à fond la question, en procédant à l'étude approfondie de la tradition manuscrite du *De materia medica* qui serait nécessaire, mais sur laquelle nous n'avons aucune compétence ; notre propos est de tenter de dégager, à partir du répertoire établi par le grand étruscologue italien disparu en 1995, ce qu'elle sont susceptibles – ou non – d'apporter à la connaissance de la langue étrusque.

nous a été conservée par une partie de la tradition manuscrite⁶. Ils durent y être adjoints par l'introduction secondaire, au début des chapitres, après le nom de la plante qui y était traitée, d'une liste des différents noms attribués à cette plante non seulement en grec – les variantes, souvent très nombreuses, existant en grec étant signalées en tête –, mais aussi dans d'autres langues. Et c'est pourquoi l'édition Wellmann, qui fait actuellement autorité, fait figurer ces listes à part, après le texte qu'on peut considérer comme remontant vraiment à Dioscoride.

Quoi qu'il en soit, ces listes offrent un total de seize phytonymes qui sont rapportés aux Étrusques. Dans sa liste des gloses étrusques, M. Pallottino en signalait quatorze (se rapportant à treize plantes) : a[pioum rjanivnoum (TLE 809), kautavm (823), kikevnda et komitiavli" (825), faboulwvniām (830), garoulevou (833), gigavroum (834), lavppa mvinor (842), masuvtipo" (845⁷), movvtouka (846), rjativa (849), spivna a[lba (850), souvkinoum (852), tavntoum (853)⁸. Mais on peut en compter seize, puisqu'à ces noms

⁶ Ce qui nous est parvenu sous le nom de Dioscoride fait intervenir des formes variées du traité, faisant le cas échéant intervenir un classement alphabétique (le « Dioscoride alphabétique »), parfois pourvues d'illustrations (comme le Dioscoride de Vienne, *Codex Vindobonensis medicus* Graecus 1, splendide manuscrit de 491 folios de vélin, décoré de plus de quatre cents peintures d'animaux et de plantes, qui fut réalisé sans doute à Constantinople aux environs de 515 pour Anicia Juliana, fille de l'empereur Olybrius, sans compter les versions en d'autres langues, comme le latin et l'arabe. On pourra consulter les études de C. SINGER (1927, avec tableau 15, p. 20), J. M. RIDDLE (1985), J. BARBAUD (1994), A. BRACCIOTTI (1999) ; il faut maintenant signaler les travaux de M. Cronier, dans la ligne de la thèse qu'elle a soutenue à l'EPHE à Paris en 2007, qui lui ont d'ores et déjà d'approfondir la question complexe de la tradition de l'œuvre dans une série contributions : M. Cronier (2007), (2009), (2010), (2015), (2017).

⁷ Les TLE donnent, avec référence erronée à Dioscoride, IV, 58 (cf. TLE 833) au lieu de II, 178 RV, la forme masuvripo" ; nous préférons conserver la lecture de l'édition de base, celle de M. WELLMANN (1907, p. 247), le T apparaissant toujours dans les variantes de la tradition manuscrite.

⁸ Comme nous nous concentrons ici sur la question du *De materia medica* de Dioscoride (ou de ce qui est rangé sous le nom de cet auteur), nous ne tenons pas compte, dans la série des gloses donnant noms de plantes étrusques répertoriées par M. Pallottino, de celles qui proviennent d'autres sources, comme l'*Herbarium* du Pseudo-Apulée – que nous citerons également sous la forme qui en est donnée dans les TLE ; mais pour le texte, voir aussi l'édition E. HOWALD et H. E. SINGER (1927), p. 15-225 ; pour une étude de cet ouvrage, G. MAGGIULI et M. F. B. GIOLITO (1996) – pour TLE 808 (*herba quae a Graecis dicitur chamaemelon : ... Tusci apianam*), avec renvoi à p. 41, n. XXIV (*herbe que a Grecis dicitur camemeleon... Tusci abiana*), et TLE 826 (*nomen herbae batrachii ; a Graecis dicitur batrachion, Tusci corofis (cherifis, cloris, cloroplis) [= *clwrov pion ?], Siculi selinon agrion, Romani apiurisu[m]* ; l'information figure aussi dans CGL, III, 633, 2-8 (*nomine erbe botracion... Tusci corofis... Romani aperisu*) ; cf. CGL, III, 557, 56, 621, 59 ; cette notice est à rapprocher de celle de Dioscoride II, 175 RV (= TLE 809), où on retrouve les noms, en grec, de batravkion, de sevlinon, soit qualifié par l'adjectif a[grion, soit dans les composés uJposevlinon, iJposevlinon, et où le nom donné comme étrusque serait, en transcription latine, *apium raninum*, ache de grenouille, qui a un sens comparable à celui de batravkion). Il convient en outre de tenir à part la glose TLE 813, tirée d'Hésychius, qui est une source

donnés comme étrusques chez Dioscoride qui ont été repris dans les *TLE*, il convient d'en ajouter deux autres, qui figurent dans les listes de noms de plantes comme variantes d'un autre nom étrusque – **sumfwnivakam** à côté de **faboulwniam** en IV 68 **RV** (830), **navrdoum rjouvstikoum** à côté de **souvkinoum** en I, 10 **RV** (852). Ces termes sont introduits immédiatement après la forme rapportée aux **Qou`skoi** par la formule **oiJ de;**. Celle-ci sert à introduire des variantes de la dénomination d'une plante chez un peuple donné et, si elle est surtout utilisée pour les différentes appellations existant chez les Grecs, elle l'est aussi pour les noms donnés par d'autres groupes. Ainsi, dans les passages qui nous concernent, en II, 175 **RV** (*TLE* 809) on trouve trois noms rapportés aux Romains, en III, 138 **RV** (*TLE* 823) deux rapportés aux Romains, en IV, 68 **RV** (*TLE* 830) trois aux Romains, deux aux prophètes, en II, 167 **RV** (*TLE* 834) deux aux Égyptiens, en II, 178 **RV** (*TLE* 845) quatre aux Romains, en IV, 142 **RV** (*TLE* 849) deux aux Égyptiens, deux aux Romains, en I, 10 **RV** (*TLE* 852) deux aux Romains, en II, 178 **RV** (*TLE* 853) deux aux prophètes, deux aux Romains. Il n'y a donc aucune raison de ne pas ranger dans la catégorie des *nomina Tusca* de Dioscoride les deux formes alternatives rapportées aux Étrusques par rapport aux premières qui sont citées dans les mêmes lemmes. Elles étaient données comme étrusques dans ces listes de noms tout autant que celles retenues dans les *TLE* et c'est bien, conformément à ce qui était indiqué dans l'index de l'édition de M. WELLMANN (1914, p. 358), de seize noms qu'il convient de partir.

On comprend pourquoi M. Pallottino n'a pas retenu ces deux noms dans la liste des gloses étrusques. Ces noms n'ont rien d'étrusque. Le premier est purement latin, cette plante, la valériane, dont l'effet tranquillisant est reconnu, étant dénommée « nard rustique » par transposition en latin de l'appellation grecque de **navrdo" ajgriva**, qui est un des noms qu'elle portait en grec et qui figure dans au début de la liste des noms de la notice du *De re medica* à côté de celui d'**a[saron**. L'adjectif *rusticus* n'a bien évidemment rien d'étrusque et *nardum* relève du latin où le mot d'origine sémitique **navrdo"** ou **navrdon**, désignant en grec aussi bien la valériane que l'huile qui en était tirée, a été introduit sous les deux formes parallèles *nardus* et *nardum*, l'une masculine et l'autre neutre⁹, et s'appliquant aussi bien au végétal qu'au produit qui en était issu¹⁰. Nous sommes ici en face d'une appellation purement latine. Quant au second de ces mots, **sumfwnivakam**, il n'est pas davantage à rapporter au

d'un autre ordre, ne se limitant pas aux noms de plantes médicinales et dont les informations sur la langue étrusques – qu'elles soient fondées ou non – regardent bien d'autres domaines (voir M. TORELLI (1976, p. 1003-1006), classant ses **quatorze** gloses étrusques en six regardant les animaux, deux l'atmosphère, deux la religion, une les institutions politiques, une la vie humaine, une les outils, seule la glose *TLE* 813, **ajtaivson**, donnant le nom d'une plante) ; en outre la plante désignée par le nom présenté comme étrusque par le lexicographe byzantin appartient à une autre catégorie que les herbes médicinales évoquées par Dioscoride et le Pseudo-Apulée : le mot désignerait en étrusque la vigne montant aux arbres, selon une vieille technique viticole en usage dans cette région ; voir E. SERENI (1961, p. 36) ; pour une présentation plus récente, voir E. SERENI (2006).

⁹ Voir A. ERNOUT et A. MEILLET (1959, p. 429).

¹⁰ Voir J. ANDRE (1956, p. 217) et (1985, p. 170), distinguant dans la désignation latine le *nardum agrion* (Pline, *Histoire naturelle*, 12, 45) ou *agreste* (en se référant sur ce point à Dioscoride latin, I, 9), identifiable à la grande valériane, aussi appelée *nardum Creticum* chez Pline, et le *nardum rusticum* (Pline, 12, 45, 47, 21, 29-30), appelé aussi *nardum siluestre* (Pline, 12, 47), identifiable à l'asaret, racine à odeur de valériane.

lexique tyrrhénien et, à propos de cette dénomination, M. Wellmann rappelle que chez le Pseudo-Apulée, elle est rapportée au latin, non à l'étrusque (*Romani symphoniacam*)¹¹. Il s'agit cette fois de la jusquiame (en grec *υιοσκυαμο* "fève de porc, dont la dénomination latine *faba suilla* est la traduction), aux pouvoirs analgésiques et narcotiques connus – c'est des effets dangereux de cette plante que périssent Roméo et Juliette. Ce nom n'est évidemment pas un mot latin, mais la transposition du grec *sumfwniakov*", nom qui apparaît sous cette forme chez plusieurs auteurs latins, à partir de Pelagonius, *Ars ueterinaria*, 97, et Végèce, *Mulomedicina*, 2, 132, 3¹².

On ne peut même pas dire que le choix des *TLE* repose sur un principe strict d'exclusion de ces variantes adjointes à un premier nom qualifié d'étrusque, dont le caractère latin est patent. Pour le n° 825 (se fondant sur III, 3 RV de l'édition M. WELLMANN), l'ouvrage a conservé la mention de *komitiavli*" à côté de *kikevnda*, dénomination qui elle aussi était introduite par un *οιJ de;*. Ce terme est bien évidemment le latin *comitialis* et cette appellation est appropriée pour une plante, la gentiane, dont V. Bertoldi¹³, rappelait l'usage contre l'épilepsie, le *morbus comitialis* ainsi dénommé du fait qu'à Rome, lorsqu'une crise d'épilepsie survenait lors d'une réunion du peuple, cet événement, interprété comme un signe négatif, provoquait la suspension immédiate des comices. Dans son *Lexique des termes de botanique en latin*, J. André – qui ne mentionnait pas le caractère étrusque attribué à cette dénomination dans Dioscoride, III, 3 RV – explicitait le terme en traduisant « qui guérit le mal comitial, c'est-à-dire l'épilepsie »¹⁴.

Mais le caractère latin des noms attribués aux Étrusques ne regarde pas seulement les formes alternatives, qui sont données dans ces rubriques après une première dénomination renvoyant déjà à ce peuple. Pour II 175 RV (*TLE* 809), III, 143 RV (*TLE* 842), III, 19 RV (*TLE* 850), une seule appellation est référée aux *Qou`skoi* ; or on se trouve en présence d'un cas exactement superposable à celui de *nardum rusticum* en I, 10 RV, où la plante est désignée par une dénomination double, où un substantif est complété par un adjectif et où les deux éléments sont purement latins : on a respectivement *apium raninum*, *lappa minor*, *spina alba*. La première dénomination part du terme *apium*, qui a servi à désigner une série de plantes différentes, le céleri, l'ache qui en est la variété sauvage, mais également le persil et l'athamante, ainsi que, selon l'expression de J. André, des « renoncules en général »¹⁵. C'est dans cette dernière catégorie que se range l'*apium raninum* : alors que le terme de départ, *apium*, tiré de *apis*, a le sens d'herbe aux abeilles¹⁶, l'adjectif définit cette plante comme ache de grenouille, par l'adjonction d'un dérivé du nom de la grenouille, *rana*, non attesté par ailleurs mais parfaitement correct dans la langue. Cette dénomination est justifiée pour une

¹¹ Voir éd. M. WELLMANN pour IV, 68 RV, p. 224, 11.

¹² J. ANDRE (1985, p. 253), traduisant le nom par « la chanteuse ») et surtout (1956, p. 308), expliquant cette dénomination, qu'il traduisait alors par « la musicienne » par le fait que c'est une plante « qui provoque des vents ».

¹³ V. BERTOLDI (1936, p. 297).

¹⁴ La plante correspond à la grande gentiane et à la gentiane pourpre. Voir J. ANDRE (1956, p. 98) et (1985, p. 173, avec renvoi, outre au passage de Dioscoride, au Pseudo-Apulée, 16, 8 (avec la précision *Romani gentiana, alii comitiale*), *CGL*, III, 357, 66, VI, 22, 20.

¹⁵ J. ANDRE (1956, p. 35) et (1985, p. 20). Pour *rana*, *ranuncula*, *ranaria*, voir A. ERNOUT et A. MEILLET (1959, p. 564).

¹⁶ A. ERNOUT et A. MEILLET (1959, p. 39).

herbe pour laquelle on trouve en grec le nom *batravxion*, cité par Dioscoride¹⁷, et dont on a en latin les correspondants *ranuncula*, diminutif de *rana*, et *ranaria*, formé avec un autre type de suffixe. On reste en tout cas à l'intérieur du latin et le terme *apium* apparaît rapporté régulièrement aux JRwmai'oi (deux fois en II, 175 RV, puis en III, 64, 65, IV, 109 RV) ; il peut être accompagné d'autres adjectifs, eux aussi purement latins (ce qu'on peut transcrire par *hirsutum* en II, 175 RV, *rusticum* en III, 64, 65, IV, 109 RV, *flauum* en II, 175 RV, II, partie finale de 175 RV). La partie de la notice II, 175 RV où *apium raninum* est rapporté aux Étrusques associe à ce nom donné comme étrusque ceux d'*apium* isolément et d'*apium hirsutum* attribués aux Romains, tandis que la partie finale leur attribue encore celle d'*apium flauum*. Il en va de même pour le deuxième de ces noms doubles, *lappa minor*. Ce nom de la garance, présenté comme étrusque, la définit comme une *lappa*, selon un terme latin qu'on rencontre, isolé, pour la bardane chez Virgile (*Géorgiques*, 1, 153, 3, 385) et Pline (*Histoire naturelle*, 18, 153, 21, 104) et qui apparaît dans la tradition de Dioscoride en IV, 106, 136 RV. Le terme, qui évoque *lippus*, chassieux, paraît formé sur une racine indo-européenne **lep-*, signifiant coller, et par conséquent s'applique à des « plantes accrochantes par leurs feuilles ou fruits »¹⁸. En l'occurrence la garance est qualifiée de *minor*, par opposition à la bardane elle-même, pour laquelle Marcellus dans le *De medicamentis*, 17, 35, use du qualificatif *maior*. La troisième dénomination enfin, *spina alba*, épine blanche, ne nous fait pas davantage sortir du latin¹⁹ ; il s'agit en l'occurrence d'une transposition du nom grec de la plante, *leukavkanqa*, qui est donné au début de la notice²⁰. La même dénomination *spina alba* se retrouve, mais cette fois attribuée aux JRwmai'oi, dans le traité de Dioscoride en I, 90 RV et III, 12 RV. Quant au terme de base, *spina*, il est fréquent dans le texte du *De materia medica*, et toujours rapporté au latin, soit isolé (III, 13, 16 RV), soit avec des adjectifs (*agrestis* en III, 17 RV, *herbalis* en I, 90 RV, *mollis* en IV, 118 RV, *regia* en III, 12 RV).

Si nous passons maintenant aux noms réduits à un seul élément (*kautavm*, *kikevnda*, *faboulw`niam*, *garoulevou*, *gigavroum*, *masuvtipo*", *mouvtouka*, *rjadiva*, *souvkinoum*, *tavntoum*), l'attribution d'un certain nombre d'entre eux à l'étrusque suscite des difficultés analogues. C'est le cas de *gigarum*, qui désigne le gouet ou pied-de-veau. Le même terme est considéré comme gaulois dans le *De medicamentis* de Marcellus, Or, ce dernier, qui exerça de hautes fonctions au service de l'empereur Théodose et de son fils Arcadius, amateur de médecine plus que véritable médecin, était probablement originaire de Bordeaux²¹ et son ouvrage prouve qu'il avait une certaine connaissance du gaulois. Il nous fournit plusieurs incantations magiques qui paraissent rédigées dans cette

¹⁷ En II, 175, Dioscoride donne la forme avec un *chi* ; mais en II, 175 RV (= TLE 809), la forme est donnée avec un *kappa*. Pour les noms de plantes chez Dioscoride, M. WELLMANN (1998).

¹⁸ J. ANDRE (1956, p. 179), et (1985, p. 138) ; A. ERNOUT et A. MEILLET (1959, p. 341).

¹⁹ L'appellation *spina alba* a été utilisée pour une série de plantes différentes : l'aubépine (dont le nom prolonge cette dénomination latine), l'épine-vinette, la bourgue-épine, une première espèce de chardon, une autre espèce de chardon à racine tubéreuse (qui est le végétal qui nous concerne ici), le butome ou jonc-fleur. Voir J. ANDRE (1956, p. 300) et (1985, p. 245-246).

²⁰ Pour *spina*, A. ERNOUT et A. MEILLET (1959, p. 642).

²¹ Données dans A. H. M. JONES, J. R. MARTINDALE et J. MORRIS (1971, Marcellus 7, p. 551-552).

langue et donne une série phytonymes qui seraient gaulois ²². On lit pour *gigarus* : *herba Proserpinalis, quae Graece draconteum, Gallice gigarus appellatur* (10, 58). Les modernes ont préféré suivre l'avis de Marcellus ²³. Le mot *fabuloniam*, nom de la jusquiame, paraît latin ----- . On a affaire à un dérivé du nom de la fève, *faba*, utilisé comme élément de base pour désigner cette plante en latin comme en grec ²⁴. Des dérivés de *faba* avec un suffixe en *-l* existent : *fabulus*, ou *fabiolum*, dans *fabiolum marinum* donné dans *De materia medica*, IV, 65 RV comme correspondant du grec *kerati`ti*". Le mot a donc été considéré comme latin par les commentateurs modernes ²⁵. Pour *cicenda*, V. Bertoldi a proposé une analyse latine ²⁶. On connaît dans cette langue un nom du ver luisant, *cidendula/cicendela*, qui en est le diminutif : ces formes seraient construites sur la base du verbe *candeo*, associée à l'idée de feu brillant, qui a donné le nom de la chandelle *candela*. Les mots *cicenda* et *cicendela/cidendula* seraient des formes à redoublement expressif. En tout cas, l'emploi de *cicenda* pour la gentiane désignerait cette plante comme une petite lampe, ce pour quoi le savant italien évoquait les parallèles *lampav*", *lucniv*", *flavmmoula* chez Dioscoride respectivement en III, 101, III, 101 et 101 RV et IV, 133 RV ²⁷. Le mot *souvkinoum* (pour l'asaret, que les Toscans auraient également désignée comme « nard rustique ») a également été attribué au latin par M. Torelli

²² Sur la question, C.- J. GUYONVARCH (1997, p. 260-263 pour les formules, p. 263-268 pour les phytonymes).

²³ V. BERTOLDI (1936 p. 298-299) expliquait la présence dans les dialectes modernes de Toscane de formes dérivées de ce nom par une influence gauloise ancienne. Dans le sens d'une origine gauloise, M. TORELLI (1976, p. 1003). Voir aussi J. ANDRE (1956, p. 148) et (1985, p. 110). Hypothèse d'un mot de substrat qui se serait retrouvé aussi bien en étrusque qu'en gaulois dans G. ALESSIO (1937), L. LORENZETTI (2005).

²⁴ C'est le sens du mot grec *kuvamo*" qui sert à définir cette plante comme fève du porc, *uJoskuvamo*", appellation dont le latin *faba suilia* est la transposition.

²⁵ V. BERTOLDI (1936, p. 297-298), J. ANDRE (1956, p. 133) et (1985, p. 101), A. ERNOUT et A. MEILLET (1959, p. 208), M. TORELLI (1976, p. 1003), G. BREYER (1993, p. 237-238). V. Bertoldi évoquait la possibilité (jugée peu probable par G. Breyer) que la terminaison *-oniam* repose sur une finale étrusque en *-un* (évoquant les poléonymes *Vetulonia*, *Populonia*). Mais en étrusque la finale *-unia* est d'origine italique (elle est utilisée à Pérouse, par influence ombrienne, pour former des féminins de gentilices en *-u*, sous la forme *-unia* rendue dans les formes en écriture latine par *-onia* ; voir H. RIX (1963, p. 173-178). Néanmoins, G. Alessio estimait fondée la mise en rapport avec l'étrusque ; voir G. ALESSIO (1946, p. 182-193). De son côté, L. LORENZETTI (2005) considérait que le mot *fabulonia* est formé du latin *faba* et d'un élément *belenia* d'origine celtique.

²⁶ Voir V. BERTOLDI (1936, p. 297). Pour *cidendula/cicendela*, voir A. ERNOUT et A. MEILLET (1959, p. 119), notant que le nom du ver luisant est attribué par Pline, *Histoire naturelle*, 18, 250, aux *rustici*. L'attribution au latin est admise dans M. TORELLI (1976, p. 1003), et G. BREYER (1993, p. 133).

²⁷ J. ANDRE (1956, p. 89), citant la proposition de V. Bertoldi, faisait intervenir un rapport direct avec le nom du ver luisant, traduisant le terme comme « l'herbe aux vers luisants » et évoquant le nom grec *ajglaofwv*" (à la lumière brillante) donné dans Dioscoride III, 140, et Aélien, *De la nature des animaux*, 14, 24. En revanche, dans J. ANDRE (1985, p. 65), il estimait que « la raison (de cette appellation) n'apparaît pas clairement ».

et G. Breyer²⁸. Plutôt qu'au nom de l'ambre *sucinum*, on songera à un dérivé de *suc(c)us*, signifiant jus, qui définit cette plante comme donnant du jus (l'adjectif *sucidus* est attesté en ce sens). En tout cas, le suffixe *-inum* est latin et non étrusque²⁹. Un nom comme *garoulevou* (qui désigne le chrysanthème des jardins) a des chances, comme le suggérait J. André dans son ouvrage de 1956, d'être formé sur le nom d'un peuple ligure établi au sud de l'Apennin, les *Garuli*, dont Tite-Live rapportait la soumission par le consul P. Mucius en 175 av. J.-C. (41, 19, 1-2). Ce serait un ethnique, la plante étant référée à ce peuple, et on notera que sa formation ne répond pas à celle des ethniques en étrusque, qui sont formés avec un suffixe *-te/qe*³⁰.

Quant aux autres mots donnés comme étrusques dans ces listes, comme *masutipos*, *mutuca*, *radia*, *tantum*, s'appliquant respectivement au mouron rouge, à la sariette, la salsepareille, au mouron bleu, ils sont évidemment beaucoup moins clairs³¹. Leur structure ne paraît pas analysable³², mais on peut au moins dire qu'ils n'appellent aucun parallèle dans ce que nous savons de l'étrusque – et on ne peut plus suivre aujourd'hui les constructions de V. Bertoldi, aux beaux temps de la « linguistique méditerranéenne » qui construisait des bases communes entre les langues qui auraient été parlées avant l'établissement des parlers indo-européens dans la zone, à l'aide de noms propres et en admettant de larges variations phonétiques. C'est ainsi que pour *radia*, il n'hésitait pas à faire appel tout à la fois au nom du Crétois Rhadamanthe, frère de Minos, et à celui de l'aurige véien Ratumena, qui avait laissé son nom à une porte de Rome³³, pour ranger ce terme dans les noms qui pouvaient être

²⁸ M. TORELLI (1976, p. 1003) ; G. BREYER (1993, p. 133). Sur *sucinum* et *suc(c)us* en latin, A. ERNOUT et A. MEILLET (1959, p. 119). V. BERTOLDI (1936, p. 299, n. 1) corrigeait *souvkinoum* en *souvsinoum*, en s'appuyant sur le fait que l'appellation *aïlma* "Arew", rapportée aux prophètes, donnée en I, 10 RV pour *souvkinoum*, l'était en III, 102 RV pour *souvsinon*. Cette plante locale odoriférante qu'est l'asaret, qualifié de nard dans l'expression *nardum rusticum*, aurait été identifiée avec une autre plante odoriférante, le lis, désigné ici sous son nom d'origine orientale *susinum* (hébreu *shushan*).

²⁹ Sur le nom de l'ambre, A. ERNOUT et A. MEILLET (1959, p. 267). Ce nom donné comme étrusque par Dioscoride est mentionné, sans remarque particulière, dans J. ANDRE (1956, p. 307), mais non cité dans J. ANDRE (1985).

³⁰ Comme il s'agit d'une plante, on pensera difficilement à un apparentement avec *garrulus*, bavard, qui gazouille, une telle qualification pouvant se comprendre pour des animaux, à la rigueur une eau courante (Ovide, *Fastes*, 2, 316, l'emploie pour *riuus*, par référence au clapotis de l'eau), mais guère pour un végétal.

³¹ Le mot *mutuca* est signalé, sans remarque particulière, à partir de Dioscoride, dans J. ANDRE (1956, p. 214) et (1985, p. 166), et de la même manière le mot *radia* dans J. ANDRE (1956, p. 268) et (1985, p. 214).

³² Il paraîtrait gratuit de vouloir dégager dans l'obscur (et peu sûr dans la tradition manuscrite) *masutipos*, donné comme nom étrusque du mouron rouge, qui était utilisé dans le traitement de l'hypocondrie (ce qui explique le nom grec d'*ajmagalliv*", qui le définit comme faisant rire), un élément un *masu-* analogue à ce qu'on trouve dans *masucius*, posé par Paul-Festus (113 L) comme un équivalent d'*edax* et qui serait formé sur un désidératif en *-s* de *mando*, mâcher (*masucius* étant expliqué à partir d'un *ma(n)suco* ; voir A. ERNOUT et A. MEILLET (1959, p. 362).

³³ On verra les références dans D. BRIQUEL (2011).

réellement étrusques³⁴. L'explication proposée pour *mutuca* était tout aussi scabreuse : étaient évoqués tant les termes latins *mutulus* (désignant une saillie en architecture), Mutunus (nom du dieu lié au phallus auquel les femmes sacrifiaient lors de leur mariage selon Paul-Festus, 143 L), conciliables avec l'idée de protubérance, que des formes étrusques comme Mutu, Muqana qui sont des noms propres et un substantif *mutna* qui paraît être une désignation du sarcophage, et jusqu'au nom de Mytilène et d'autres toponymes égéens ou anatoliens³⁵. Rien de solide ne permet donc de rapporter ce nom à l'étrusque, pas plus qu'aucun des autres que nous venons de citer.

Nous avons laissé à part un nom pour lequel la référence à l'étrusque, avancée par V. Bertoldi³⁶, paraît plus amissible : il s'agit en III, 138 RV (TLE 823) du nom de la grande camomille, *kautavm*. Dans cette notice, un des deux noms attribués aux JRwmai'oi est sw`li" o[kouloum, renvoyant à un nominatif *solis oculus*, et on trouve en III, 136, l'appellation comparable solavstroum, *sol astrum*, renvoyant au soleil. Or il existe une divinité étrusque dont le nom apparaît sous les formes *Caq(a)*, *Cavqa*, *Cavaqa*, *Cavuqa*, ou avec graphie K, conformément à l'usage de l'Étrurie du Nord, *Kavqa*³⁷. Elle est généralement considérée comme une divinité féminine (et non masculine comme on l'a longtemps cru), liée au soleil, si bien qu'on a souvent reconnu dans ce mot une authentique désignation étrusque de l'astre. En tout cas, même si on admet que le mot donné par Dioscoride est authentiquement étrusque et en relation avec le nom de cette divinité tyrrhénienne, point que nous ne voulons pas traiter ici et sur lequel nous nous permettons de renvoyer à l'étude récente de Daniele Maras³⁸, il faut noter que la forme sous laquelle il apparaît suppose un accusatif de première déclinaison en *-am*, *cautam*, et donc que le mot ait été connu par l'intermédiaire du latin et non sous sa forme étrusque originelle, qui n'aurait pu être, dans une graphie latine faisant disparaître l'aspiration de la dentale, que *cauta*.

Ainsi, même dans ce dernier cas pour lequel on a pu penser que la glose nous fournissait un véritable mot étrusque, le point de départ de l'information aurait été un texte rédigé en latin et ce mot aurait été transmis à partir de son utilisation dans cette langue, et non plus en étrusque. Cela rejoint l'impression que donnent l'ensemble de ces noms. Beaucoup se fondent uniquement sur le latin et, même dans les cas pour lesquels une mise en relation avec le latin n'est pas démontrable (comme *masutipos*, *mutuca*, *radia*, *tantum*), on ne peut pas prouver l'existence d'un lien avec l'étrusque. Il n'est donc pas du tout sûr que les termes fournis par la tradition du *De re medica* se fondent sur autre chose que sur une information latine.

En fait, une origine latine peut vraisemblablement être admise pour l'ensemble de ces gloses. Le mot utilisé pour désigner les Étrusques qui auraient employé ces mots n'est pas Turrhnoiv, qu'on attendrait en grec, mais Qou`skoi, c'est-à-dire une désignation latine de ce peuple. En outre, la quasi-totalité des appellations attribuées aux Étrusques offre des formes qui suivent les déclinaisons latines – seuls les termes *garouleou* et *masutipos* (s'il faut les admettre comme tels) faisant exception. On a trois termes en *-am* (dont *fabuloniam*,

³⁴ V. BERTOLDI 1936, p. 316-319.

³⁵ V. BERTOLDI (1936, p. 309-316). Sur *mutuca*, on peut signaler une tentative de reconstruction indo-européenne dans L. MAGINI (2007, p. 61-64).

³⁶ V. BERTOLDI (1936, p. 305-309).

³⁷ Pour les attestations, voir V. BELFIORE, E. BENELLI et M. PANDOLFINI ANGELETTI (2009), respectivement p. 66, 65, 65, 66, 208.

³⁸ Voir D. MARAS (2007).

symphoniacam sont certainement latins³⁹, seul *kautam* pouvant avoir été formé sur une base étrusque) : une telle finale est impossible en grec et quasiment inexistante en étrusque (en dehors de formes de type pronominal en *-tnam*) et correspond à des accusatifs de thèmes en *-a* du latin. Cinq des seize appellations sont en *-um*, dont *apium raninum*, *nardum rusticum*, sans doute aussi *sucinum* et, à travers un emprunt au gaulois, *gigarum*, sont latins, seul *tantum* étant indéterminable : une telle terminaison, exclue en grec, est certes possible en étrusque (on peut citer les noms de vases⁴⁰ *qutum*, *prucum*, *lectum*, ou *meqlum*, désignation de la ville⁴¹), mais on y verra ici des accusatifs (ou des nominatifs/accusatifs neutres) de noms thématiques du latin, conformes à la forme classique avec passage de la finale ancienne *-om* à *-um*, généralisée à partir du II^e siècle av. J.-C. Le nom *comitalis* est un mot latin, avec un thème en *-i* ici au nominatif. Quant aux cinq dénominations en *-a*, une telle terminaison est certes envisageable en grec (surtout en dehors de l'ionien-attique⁴²) ou en étrusque, mais là encore c'est à des formes du latin, nominatifs de thèmes en *-a*, qu'il convient de penser – *lappa* (*minor*), *spina alba*, sans doute *cicenda* devant être attribués au latin et une telle attribution étant possible pour *radia* et *mutuca*.

Ce sont donc, autant qu'on puisse en juger, des formes lexicalement et morphologiquement latines que ces notices attribuent aux *Qou`skoi*. Un contact réel avec la langue étrusque paraît presque toujours exclu et les informateurs, présentés comme des Étrusques, auxquels se réfère en dernier ressort le *De materia medica* semblent s'être exprimés en latin, avoir donné des noms qu'ils employaient, mais qui n'étaient plus formulés dans une langue qu'on peut définir comme étrusque.

Mais comment convient-il alors d'expliquer la présence de ces noms donnés comme étrusques chez Dioscoride ? Ces renseignements sur la langue étrusque entrent dans le cadre spécifique des notices lexicographiques qui furent adjointes au texte primitif. C'est donc en tant que parties de cet ensemble qu'il convient de les étudier. Or, dans ces notices lexicales, l'étrusque n'est qu'une des nombreuses langues qui sont citées. On en compte 24 en dehors du grec et, outre les Étrusques, on trouve des mots rapportés aux Africains, Arméniens, Besses, Béotiens, Cappadociens, Daces, Dardanes, Égyptiens, Éthiopiens, Gaulois, Hispaniens, Istriens, Lucaniens, Marses, Romains, Sicules, Syriens, également à des groupes comme les médecins d'Andros et les prophètes, ou à des personnages précis comme Démocrite, Ostanès, Pythagore, Zoroastre. Par ailleurs, la place laissée aux Étrusques n'est pas très importante⁴³. Alors que l'ouvrage traitait de 813 plantes, 101 animaux, 102 minéraux, nous avons vu que seulement seize *nomina Tusca* étaient donnés. Cela situe l'étrusque à la septième place en nombre de références, sans commune mesure avec ce qu'on peut trouver pour le latin, langue dans laquelle les appellations sont données de manière quasiment

³⁹ Que *symphoniacam* soit bien évidemment un terme d'origine grecque n'importe pas ici : la flexion sous laquelle il apparaît est latine et non grecque, et il faut donc le considérer comme ayant été repris d'une source rédigée en latin.

⁴⁰ Sur les noms de vases, secteur bien documenté du lexique étrusque, voir G. COLONNA (1973-1974) et (1990), repris dans G. COLONNA (2005, p. 1773-1785 et 1891-1897) ; M. MARTELLI (1984) ; G. BAGNASCO GIANNI (1996) ; V. BELLELLI et E. BENELLI (2009).

⁴¹ Sur ce mot et la série de termes institutionnels dans laquelle il s'insère, voir G. COLONNA (1988), repris dans G. COLONNA (2005, p. 1871-1790).

⁴² Sur la part des mots grecs passés dans les langues de l'Italie à partir de dialectes où le *a* long final se maintenait, notamment le dorien, voir C. DE SIMONE (1970, p. 299-301, 304-310).

⁴³ Justes remarques dans ce sens dans J. SCARBOROUGH (2006, p. 1 et 9).

systématique (476 noms), ou l'égyptien (150 noms), surtout si on ajoute aux références aux Égyptiens celles aux prophètes, terme utilisé par les Grecs pour désigner certains prêtres égyptiens⁴⁴, qui sont le troisième groupe par le nombre de références et correspondent à 93 noms – ce qui fait un total de 243 noms pour l'Égypte, ce qui est en accord avec l'hypothèse d'une origine alexandrine, avec Pamphilos, de ces informations. Les noms étrusques sont également bien moins nombreux que ceux attribués aux Africains (73), et même aux Daces (39) et aux Gaulois (26)⁴⁵. La présence de ces *nomina Tusca* reste donc assez épisodique, ce qui ne plaide nullement en faveur du recours à un ouvrage qui aurait procédé à un classement systématique comme l'aurait fait un traité de *Etrusca disciplina*, selon une hypothèse qui a connu un certain succès⁴⁶.

...S'agissant de plantes médicinales, ce n'est pas un traité religieux qui était le plus à même de donner de tels renseignements, mais un livre qui avait à s'occuper de cette question en elle-même. Cependant il n'est pas nécessaire de penser à un traité d'ordre médical, consacré spécifiquement aux plantes médicinales : bien que l'affirmation de Pline, selon laquelle il aurait été le premier à traiter de médecine en latin (*Histoire naturelle*, 29, 1), soit inexacte, ne serait-ce que parce que nous possédons les *Compositions médicales* de Scribonius Largus, qui écrivit à l'époque de Claude⁴⁷, le genre n'était guère répandu. En revanche, ce type de question pouvait être évoqué dans un type d'ouvrage bien représenté à Rome : les traités d'agronomie, genre qui a fleuri à Rome depuis le *De agri cultura* de Caton et la traduction en latin du traité de l'agronome carthaginois Magon⁴⁸. Ces traités donnaient volontiers, à côté des renseignements sur les plantes cultivées et la manière de les cultiver, des informations que nous rangerions dans la catégorie des usages médicaux – pour ne pas dire que, souvent, ils proposaient ce que nous appellerions des recettes de bonnes femmes –, où les vertus attribuées aux plantes avaient toute leur place. Cela faisait partie des connaissances que tout *pater familias* se devait de maîtriser⁴⁹, lui permettant ainsi de soigner tous ceux de sa maison. Et, bien avant que Scribonius Largus rédigeât, à la demande de Caliste, un ouvrage spécialisé où il trouverait de quoi remplir ce devoir qui incombait au propriétaire d'un

⁴⁴ Voir R. K. RITNER (1995).

⁴⁵ Le classement des noms par fréquence s'établit ainsi : 1) Romains (476), 2) Égyptiens (150), 3) prophètes (93), 4) Africains (73), 5) Daces (39), 6) Gaulois (26), 7) Étrusques (16), 8) Ost(h)anès (12), 9) Syriens (10), 10) Pythagore (8), 11) Zoroastre (7), 12) Hispaniens (6), 13) Démocrite (3), 14 ex-aequo) Lucaniens, Sicules, Dardanes, médecins d'Andros (2), 18 ex-aequo) Éthiopiens, Arméniens, Besses, Béotiens, Cappadociens, Istriens, Marses (1).

⁴⁶ Sur l'hypothèse que ces mots aient figuré dans des ouvrages *De Etrusca disciplina*, voir M. TORELLI (1976, p. 1002-1005). L'idée a été reprise dans K. P. JOHNSON (2006, p. 8) (*the original lexicographer drew upon a corpus of Etruscan texts concerning the ritual practice known collectively as the Etrusca disciplina*) et dans A. P. HARRISON et E. M. BARTELS (2006, p. 26) (avec une formulation plus prudente : *plants... which may have been used in a ritual and magical way*). Cette hypothèse ne nous paraît pas s'imposer ; voir nos remarques dans D. BRIQUEL (2014).

⁴⁷ On verra la récente édition de J. JOUANNA-BOUCHET (2016) ; dans cet ouvrage, la seule mention qui est faite de l'Étrurie figure en 146, à propos de sources chaudes d'eau ferrugineuse susceptibles de traiter les maux de vessie et situées *in Tuscia*.

⁴⁸ Sur cette littérature, on pourra se reporter à R. MARTIN (1971). J. Heurgon a étudié la question de l'œuvre de Magon et sa traduction en latin dans J. HEURGON (1976), repris dans J. HEURGON (2014, p. 139-155). Sur Magon et les premiers agronomes latins, W. SUERBAUM (2002, p. 241-242, 635) et (2014, p. 608-614).

⁴⁹ J. JOUANNA-BOUCHET (2016, p. L) évoque ainsi « la tradition bien romaine, illustrée par Caton l'Ancien, de se soigner, soi et sa famille, à la maison ».

domaine, tout livre portant sur la gestion d'une propriété était inévitablement amené à aborder des points relevant de la pharmacopée.

Un bon exemple de ce qui nous apparaîtrait aujourd'hui comme un mélange des genres était offert par le traité des Saserna⁵⁰, publié entre l'époque de Caton et la période 59/57 av. J.-C. – au cours de laquelle est placé le dialogue fictif des *Res rusticae* de Varron⁵¹. Déjà les Romains du I^{er} siècle av. J.-C. s'en moquaient pour cette raison : les recettes absurdes qu'il fournissait donnent lieu à un échange de plaisanteries de la part des participants au dialogue de l'érudite réatin, dont chacun s'amusait à citer la prescription la plus ridicule qu'il avait pu trouver dans leur ouvrage. Si certaines faisaient appel à des formules magiques (ainsi pour guérir d'une attaque de goutte, en 11, 2, 27) ou à des ingrédients relevant du genre animal (destruction des punaises par un mélange de fiel de bœuf et de vinaigre en 1, 2, 25, épilation obtenue par l'onction du corps avec un bouillon obtenu en faisant bouillir une rainette jaunâtre en 1, 2, 26), l'action des plantes n'était pas négligée : un autre procédé contre les punaises consistait à faire confire un concombre serpenteur dans l'eau (1, 2, 25).

Un ouvrage de ce genre était susceptible de fournir des indications sur l'usage médical d'herbes du genre de celles qu'on rencontre dans le recueil de Dioscoride. Et que des noms locaux de telle ou telle plante y aient figuré est parfaitement admissible. Une recette pouvait être rapportée à telle ou telle origine et on conçoit que, dans la liste des « langues » représentées dans les adjonctions à Dioscoride qui nous concernent, figurent des références à des auteurs comme Pythagore, Démocrite, voire Zoroastre ou le mage Ostanès, parce que, dans les écrits qui leur étaient attribués, on avait trouvé des exemples d'utilisation de plantes médicinales. Ces listes ne reposent, en dehors bien sûr des différents noms grecs, des noms latins et, dans une certaine mesure, de ceux qu'on peut rapporter à l'Égypte, sur aucune enquête systématique : il est remarquable que, sur les 25 parlers ou autres types de références représentés, sept ne soient cités qu'une fois, quatre deux fois, un trois fois. Les allusions à l'étrusque, avec leurs 16 occurrences, ne témoignent pas d'une attention particulière – et en tout cas nettement moins que pour le dace, avec ses 39 exemples.

Dans un tel contexte, l' inanité linguistique de l'information, puisqu'un grand nombre des ces noms donnés comme étrusques s'expliquent à coup sûr par le latin et non par l'étrusque, se comprend aisément⁵². Plus qu'à une référence à la langue étrusque en tant que telle, on peut penser que ces noms aient été référés, conformément à la formulation qui est utilisée, à des *Qou'skoi* dans la mesure où la notice où on les a trouvés avait fait état de l'utilisation des herbes considérées par des *Tusci*, sans que ces *Tusci* aient encore parlé étrusque. Nous nous situons d'ailleurs, selon toute vraisemblance, à une époque où l'étrusque avait totalement disparu en tant que langue parlée – puisque les dernières traces ne vont pas au-delà du tournant de notre ère⁵³. Autrement dit la référence aux Étrusques (et on peut

⁵⁰ Sur les Saserna, père et fils, qui étaient des propriétaires terriens d'origine étrusque dont le domaine était situé en Gaule Cisalpine, voir R. MARTIN (1971, p. 81-85) ; J. KOLENDO (1973) ; K. D. WHITE (1973, p. 459-460) ; F. SPERANZA (1974, p. 33-45) ; W. SUERBAUM (2002, p. 241-242, 635) et (2014, p. 613-614).

⁵¹ Sur cet ouvrage, on pourra se reporter à l'édition de J. HEURGON (1978 a) ; voir en particulier p. XIX-XXVI pour la chronologie du dialogue et celle de la rédaction de l'œuvre.

⁵² La situation peut être différente pour d'autres langues. Voir p. ex. pour les noms d'origine persane, P. GIGNOUX (2010 ...) ; pour les noms daces, L. SUCIU (2004).

⁵³ Sur la disparition de l'étrusque en tant que langue parlée, la référence fondamentale reste J. KAIMIO (1975) ; voir également J. HADAS-LEBEL (2004, en part. p. 36-47, 297-302).

étendre cette hypothèse aux autres peuples de l'Italie, comme les Lucaniens ou Marse⁵⁴) aurait eu une valeur géographique plus que linguistique. On aurait attribué les termes à la langue de ce peuple quand bien même ils auraient été exprimés dans d'autres parlers, et pour ces *Tusci* en latin.

Ainsi, plutôt qu'à un ouvrage sur la discipline étrusque et aux listes de plantes qu'il aurait pu contenir, selon l'hypothèse de M. Torelli⁵⁵, nous penserions, comme source ultime des *nomina Tusca* qui figurent dans les adjonctions au texte primitif du *De materia medica* de Dioscoride et qui ont peut-être été puisées, selon l'hypothèse de M. Wellmann, dans un ouvrage lexicographique sur les végétaux attribué au grammairien alexandrin Pamphilos et composé à l'époque de Trajan⁵⁶, à des informations recueillies dans la littérature agronomique de langue latine. S'agissant de références aux Étrusques, le nom des Saserna vient bien évidemment à l'esprit. Ils portaient un nom étrusque⁵⁷ et, dans son ouvrage sur l'agriculture, Varron les mettait en relation avec un Tarquenna (qui aurait fourni à Licinius Stolon, un des personnages du dialogue, des informations sur leur œuvre), lequel n'est apparemment autre que Tarquinius Priscus, un des maîtres de la science religieuse étrusque⁵⁸. Leur œuvre a été rédigée en latin et rien n'autorise à penser qu'ils aient usé de phytonymes étrusques et non latins, même si, à l'époque où ils ont écrit leur œuvre, la langue étrusque restait utilisée au moins dans certaines parties du domaine et n'avait pas encore disparu ; cependant, il est vraisemblable qu'ils aient fourni des renseignements sur les usages de l'ancienne zone étrusque, dont leurs ancêtres étaient venus s'établir dans ce qui était devenu la Gaule cisalpine. Dans ce cas, ils devaient rapporter ces informations aux *Tusci*, sans pour autant que les noms des plantes qu'ils citaient soient autres que latins. Mais on doit reconnaître que rien, dans ce qui nous est parvenu de leur œuvre, n'est référé spécifiquement aux Étrusques ... D'autres auteurs d'ouvrages sur l'agriculture ou les plantes ont pu être à l'origine de ces *nomina Tusca*.

Quoi qu'il en soit de cette question d'origine, destinée à rester insoluble, c'est vraisemblablement à ce type de littérature qu'il convient de faire remonter les termes rapportés aux *Qou'skoi* dans la version du traité de Dioscoride comportant les notices linguistiques. C'est du moins la conclusion à laquelle nous paraît mener l'étude rapide à laquelle nous nous sommes livré : mais nous voudrions souligner qu'elle mériterait d'être étendue à d'autres textes relevant de la pharmacopée. Dioscoride (ou si on veut le Pseudo-Dioscoride qui nous a occupé) n'est pas le seul à faire état de mots présentés comme « étrusques ». Ainsi les *TLE* signalent deux *nomina Tusca* pour lesquels est donnée une référence à l'*Herbarium* du Pseudo-Apulée : *apianam* en 808, *corofis* en 826⁵⁹. Mais, si on se reporte à la version du manuscrit 93 de Vienne⁶⁰, on relève douze mots : *plantago* : *Tusci dicunt probation* ; *pentafileos* : *Tusci aesofi* ; *leontopodium* : *Tusci plantafium uocant* ; *botracion* : *Tusci nilion* ; *gentiana* : *Tusci uocant aloitis* ; *cyclaminos* : *Tusci mahalpa* ; *chamemelum* : *Tusci dicunt abiana* ; *camelleam* : *Tusci salpo* ; *agrimonia* : *Tusci dicunt rucilia* ; *aspidilos* : *Tusci ampullatia* ; *personatie* : *Tusci bacion uocant* ; *senetion* : *Tusci*

⁵⁴ Les deux termes rapportés aux Sicules sont grecs (IV, 69 RV : *krustavllion* et *kunoeidhv*) et peuvent correspondre à des termes rapportés aux Grecs de Sicile.

⁵⁵ M. TORELLI (1976, p. 1002-1005).

⁵⁶ Voir M. WELLMANN (1898, en part. p. 369-370 avec n. 1) et (1916, p. 57-59).

⁵⁷ Le lien entre les Saserna et ce qu'on peut savoir de l'économie agricole étrusque a été souligné par J. HEURGON (1961, p. 242-245).

⁵⁸ Voir J. HEURGON (1978 b), repris dans J. HEURGON (2014, p. 419-424).

⁵⁹ Voir plus haut n. 8.

⁶⁰ H. ZOTTER (1986, p. 55-199).

odia dicunt. Une étude systématique mériterait d'être entreprise – même s'il est douteux qu'elle nous apporte grand-chose pour la connaissance de ce qu'a été réellement la langue étrusque.

Dominique Briquel

dominique.briquel@ens.fr

Doivent être ajoutés (ou corrigés) dans la bibliographie :

D. BRIQUEL (2014) : « Entre le latin et l'étrusque, les *nomina Tusca* chez Dioscoride. Ont-ils un rapport avec la divination ? », dans F. GUILLAUMONT et S. ROESCH (éd.), *Le vocabulaire latin de la divination. Études lexicales*, Paris, p. 111-136.

M. CRONIER (2009) : « L'Herbier alphabétique grec de Dioscoride : quelques remarques sur sa genèse et ses sources textuelles », dans A. FERRACES RODRIGUEZ (éd.), *Fito-zooterapia antigua y altomedieval: textos y doctrinas*, La Corogne, p. 33-59.

M. CRONIER (2010) : « Le Dioscoride alphabétique latin et les traductions latines du *De materia medica* », dans B. MAIRE et D. LANGSLOW (éd.), *Body, Disease and Treatment in a Changing World. Latin texts and contexts in ancient and medieval medicine, Proceedings of the IXth International Conference « Ancient Latin Medical Texts »*, Hulme Hall, University of Manchester, 5th-8th September 2007 (BHMS), Lausanne, p. 189-200.

M. CRONIER (2015) : « Bizans'tan Araplara Dioskorides'in De Materia Medicası'nın Elyazması Geleneği. The Manuscript Tradition of Dioscorides' De Materia Medica from Byzantium to the Arabs », dans B. PITARAKIS (éd.), *Hayat Kısa, Sanat Uzun. Bizans'ta Şifa Sanatı. Life Is Short, Art Long. The Art of Healing in Byzantium*, Pera Müzesi Publication 73, Istamboul, p. 134-151.

M. CRONIER (2017) : « Pour une étude du Dioscoride alphabétique latin », *Galenos* 11, p. 31-50.

C. DE SIMONE (1968-1979) : *Die griechischen Entlehnungen im Etruskischen*, I et II, Wiesbaden.

C. - J. GUYONVARCH (1997) : *Magie, médecine et divination chez les Celtes*, Paris.

J. HADAS-LEBEL (2004) : *Le Bilinguisme étrusco-latin. Contribution à l'étude de la romanisation de l'Étrurie* (Bibliothèque d'études classiques, 41), Louvain-Paris-Dudley.

J. HEURGON (1978b) : « Varron et l'haruspice étrusque Tarquinius Priscus », dans J. COLLART et al., *Varron. Grammaire antique et stylistique latine. Recueil offert à Jean Collart*, Paris, p. 101-104.

E. HOWALD et H. E. SIGERIST (1927) : *Antonii Musae De herba uettonica, Pseudo-Apulei Herbarius, Anonymi De taxone liber, Sexti Placiti Liber medicinae ex animalibus* (Corpus medicorum Latinorum, IV), Leipzig-Berlin.

A. H. M. JONES, J. R. MARTINDALE et J. MORRIS (1971) : *Prosopography of the Later Roman Empire*, 1, A.D. 260-395, Cambridge.

J. JOUANNA-BOUCHET (2016) : *Scribonius Largus. Compositions médicales*, CUF, Paris.

J. KAIMIO (1975) : « The Ousting of Etruscan by Latin in Etruria », dans P. BRUUN (éd.), *Studies in the Romanization of Etruria* (Acta Romani Instituti Finlandiae, 5), Rome, p. 89-245.

G. MAGGIULI et M. F. B. GIOLITO (1996) : *L'altro Apuleio: problemi aperti per una nuova edizione dell'Herbarius* (Studi Latini, 17), Naples.

W. SUERBAUM, (2002) (éd.) : *Handbuch der lateinischen Literatur der Antike. 1. Die archaische Literatur, von den Anfängen bis Sullas Tod : die vorliterarische Periode und die Zeiten von 240 bis 78 v. Chr.*, Munich.

W. SUERBAUM, (2014) (éd.) : *Nouvelle Histoire de la littérature latine. 1. La littérature d'époque archaïque. Des origines à la mort de Sylla. La période pré littéraire et l'époque de 240 à 78 av. J.-C.*, Turnhout.